

RENCONTRE IMPROBABLE

Alain Chartier

Éditions ThoT
Polar

Alain Chartier est titulaire d'une maîtrise d'histoire ancienne. Enseignant de formation, il a effectué une grande partie de sa carrière de coopérant dans des établissements français au Togo puis au Maroc. À son retour en France, il devient directeur d'école à Montreuil, puis à Rosny-sous-Bois en proche banlieue parisienne. Engagé en parallèle au sein d'une grande mutuelle d'assurance, il milite pour une économie plus humaine et plus juste. Alain Chartier signe ici son premier roman, un polar haletant aux consonances ésotériques, écrit à partir de ses nombreuses expériences sur le continent africain.

À Clotilde et Corentin, mes enfants.

*Je remercie Marie-Thérèse Leclercq
pour avoir relu mon manuscrit,
et Denis Joubert qui a su me donner
de précieux conseils.*

BAGUIDA, 12 FÉVRIER

Cela faisait quelques heures que nous étions en planque et j'avais relâché mon attention.

Milan se lança tout à coup sur moi et me plaqua au sol. Je ne compris pas ce qui se passait puis j'entendis une salve de balles arriver dans notre direction. Des hommes couraient dans tous les sens, l'arme au poing. Les passants paniquaient, certains eurent le bon réflexe de se jeter à plat ventre. Je n'arrivais plus à compter combien ils étaient en face, sept ou huit, peut-être davantage. La moiteur devint si insupportable que je dégoulinais à grandes eaux.

Les policiers qui nous accompagnaient nous demandèrent de nous abriter derrière un mur à trois ou quatre mètres de là. Milan et moi acquiesçâmes. Pendant que les forces de l'ordre tentaient de riposter, j'eus l'impression de me retrouver dans un capharnaüm sans nom. À quelques mètres de moi, je vis un flic trébucher et s'étaler, la bouche tordue par la souffrance et une tache rouge au niveau de l'abdomen. Il

ferma les yeux. Un collègue qui se trouvait près de lui tenta de le réanimer, en vain. Il reprit son arme et courut droit devant lui. Les balles continuaient de fuser, les types en face commencèrent à s'organiser, ils avaient des mitraillettes, ce qui faisait une énorme différence avec les forces de l'ordre qui ne possédaient que des revolvers.

Couvert par l'un des siens, un malfrat se mit en position, arma un lance-roquettes et visa un camion de police qui se trouvait au bout de la rue. Lorsque l'explosion se fit entendre, une épaisse fumée noire vint obscurcir l'horizon, on se serait cru dans un mauvais film de guerre.

La fusillade dura le temps de vider deux ou trois chargeurs, la retraite s'imposait si nous ne voulions pas finir en charpie. Je rampai sur une dizaine de mètres en direction de la rue voisine. Dans une grande confusion, les forces de l'ordre quittèrent le champ de bataille. Je levai légèrement la tête et vis les malfrats s'engouffrer comme des mouches dans d'imposantes berlines qui démarrèrent en trombe.

Le calme était revenu, presque inquiétant, les badauds se relevèrent un à un. Je me redressai péniblement, la peur au ventre et je m'assis. L'épaisse fumée se dissipa et je commençai à voir le bleu limpide du ciel, le seul élément paisible dans le paysage.

Milan se dirigea vers les policiers et discuta avec l'un des deux. Bientôt, les sirènes des ambulances se firent entendre.

Tout autour de nous, la foule grandissait, je reconnus que beaucoup parlaient en mina, langue que l'on utilise dans le sud du Togo. Les policiers eurent du mal à contenir les badauds, chacun tentant d'expliquer à l'autre ce qui s'était passé.

Je peinais à reprendre mes esprits et je n'avais qu'une seule envie, me barrer d'ici. Milan revint vers moi :

— Côté flics, quatre hommes sont morts dont deux dans le camion de police et un cinquième est dans un état critique. Dans les rangs de la pègre, un mort et un autre grièvement blessé, son pronostic vital est fortement engagé.

— Je ne pige pas ce qui s'est passé, jamais de toute ma carrière, je n'ai vu un tel carnage !

— Je n'ai pas compris pourquoi les flics sont intervenus si rapidement. Mais quel est le con qui a donné l'ordre de lancer l'opération ?

— D'un autre côté, il ne pouvait pas savoir que les autres répliqueraient avec du matos de guerre, on se serait cru dans *Apocalypse Now* avec les hélicoptères en moins.

— Je dois passer à l'ambassade faire mon rapport au chef. Tu viens avec moi ou je te dépose à l'hôtel ?

— Plutôt à l'hôtel. Là, j'ai vraiment besoin de me changer les idées et je suis sur les rotules.

Milan tourna la clé du contact et démarra. Il paraissait crispé, surtout agacé par ce qui venait de se passer, je le vis à la façon dont il se cramponnait au volant.

De taille moyenne, Milan avait la carrure d'un rugbyman. Plutôt beau gosse, ses cheveux bouclés, châtain foncé et épais lui tombaient largement sur la nuque et de grands yeux bleu vif illuminaient son teint hâlé. Son nez était droit et fin, en opposition avec son visage plutôt massif, comme taillé dans du granit.

Nous roulions depuis quelques minutes et je me sentis soulagé de m'éloigner de cette boucherie à ciel ouvert. Les quelques kilomètres qui nous séparaient du centre-ville me

parurent interminables d'autant plus que nous tombâmes comme d'habitude dans les bouchons. Il n'y a que le soir où la circulation est fluide, le reste du temps, on galère, au cul à cul dans de longues files de bagnoles. Ces poubelles roullantes dégagent une telle quantité de monoxyde de carbone qu'on a l'impression d'avoir fumé un paquet de cigarettes à la fin de chaque trajet en ville.

Milan me laissa au *2-Février*¹. Je m'allongeai sur le lit de la chambre d'hôtel et je repensai à tout ce qui venait de se passer. Cela faisait moins d'une semaine que j'étais en Afrique. J'arrivais tout droit d'Abidjan. Milan m'avait téléphoné pour me dire qu'il avait du nouveau dans l'affaire Warri². À peine avais-je eu le temps de rencontrer quelques relations professionnelles en Côte d'Ivoire que je reprenais l'avion, direction l'aéroport de Tokoin à Lomé. J'étais là seulement depuis deux jours et tout s'était accéléré.

Milan, responsable de la sécurité à l'ambassade de France au Togo, avait eu vent d'une opération contre la mafia et il avait fait remonter l'information à son chef. Paris gardait un œil sur tous les agissements mafieux qui se déroulaient dans son ancien pré carré³ et les services secrets avaient dépêché sur place quelques-uns de leurs meilleurs agents.

1. Le *2-Février* est l'immeuble le plus haut de la capitale et de tout le pays d'ailleurs. L'hôtel a été construit au début des années quatre-vingt. Souvent sous-occupé, il fut surtout utilisé par les délégations africaines qui venaient signer tous les cinq ans des accords économiques. (Excepté les pages 68 et 111, toutes les notes sont de l'auteur.)

2. Warri se trouve entre Lagos et Port Harcourt au sud du Nigeria, le gang a pris le nom de la ville dont il est issu.

3. Le pré carré représentait la zone d'influence de la France sur ses anciennes colonies.

J'avais dû m'assoupir quelques minutes quand mon téléphone sonna, c'était Alex, il bossait à la DGSE :

— Milan vient de m'appeler, merde, tout ce sang versé.

— Un truc de dingue. Quand j'ai quitté les lieux, j'en avais la nausée.

— Les types en face étaient équipés avec de l'artillerie lourde, quand même, utiliser un lance-roquettes...

— Bientôt, ils utiliseront des missiles ou des drones !

— De source gouvernementale, j'ai appris que le commissaire en charge de l'affaire a été limogé sur le champ.

— C'est une décision de salubrité publique, il a été particulièrement nul sur cette opération.

— Je suis encore à Lagos, je rentre ce soir avec le vol de vingt-trois heures. On se retrouve à mon hôtel, j'ai des infos sur le gang de Warri.

Milan, Alex et moi étions tous trois d'anciens collègues de promo au concours de commissaire de police. J'avais quitté, il y a quelques années, le ministère de l'Intérieur pour celui de l'Enseignement supérieur. Mes diverses activités universitaires me laissaient pas mal de temps, ce qui me permettait de rédiger quelques articles sur des sujets sensibles que je publiais dans des revues spécialisées mais aussi dans *Le Monde diplomatique*. Mener mes enquêtes directement sur le terrain me procurait souvent des montées d'adrénaline, comme aujourd'hui !

J'appelai Paolo, je l'avais rencontré lorsque j'habitais à Lomé, il était enseignant au lycée français. Je tombai sur sa messagerie et je lui demandai de me rejoindre à l'*Oka-vango*. Comme ce n'était vraiment pas loin d'ici, je décidai d'y aller à pied.

Lomé est une capitale agréable située à l'extrême sud-ouest du Togo, au bord de la mer. La frontière ghanéenne se trouve à quelques centaines de mètres du centre-ville, c'est une situation tout à fait originale qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Je passai devant un resto populaire et réputé sur le boulevard circulaire, le *Fifty-Fifty*, spécialiste du poulet bicyclette.

Le poulet bicyclette est vif, rapide, véloce, agile. Perché sur ses grandes cannes, il défie tous les engins roulants. On peut dire qu'il est maigrichon, squelettique, il n'a que la peau sur les os, mais il a de l'allure ou plutôt, il file à vive allure ! Dénichant ses mets dans les poubelles, sur les trottoirs, parfois dans des endroits insolites, à chaque fois, il se trouve en fin de chaîne alimentaire. Il mange ce que l'homme rejette et, lui, finit toujours dans son assiette. Pour reprendre la fin du sketch de Raymond Devos : Où courent-ils ? On peut dire que le poulet bicyclette court finalement à sa perte.

Paolo m'envoya un SMS pour me dire qu'il était en route, j'arrivai à l'*Okavango* qui se trouvait dans le quartier Nyékonakpoé¹.

Je m'installai en terrasse, le jardin était très agréable surtout en début de soirée car il venait d'être arrosé. Je bavardai à bâtons rompus avec la patronne des lieux. Fatigué de lui parler, je pris un roman commencé la veille, *Le Poète* de Michael Connelly et me plongeai dans une lecture si assidue que je ne vis pas Paolo arriver. Cela faisait un bail que je ne l'avais pas revu, au moins une année. Il n'avait pas changé.

1. Si l'on traduit littéralement du mina en français : « Tourne la tête vers là-bas ». C'est le quartier où se trouve le lycée français.

Je pris des nouvelles de sa famille. Il me dit que sa fille était partie étudier en France et visiblement, à part quelques rares coups de mou, son adaptation se passait plutôt bien.

Paolo était marié à Hannah, d'origine ghanéenne. Quand je l'avais rencontré, elle vendait des glaçons au marché central puis elle monta son propre salon de coiffure que Paolo baptisa malicieusement Fantastifs Coiffure, nom bien pompeux pour cette minuscule boutique située non loin de la lagune et faite de planches peintes en bleu clair. Une pancarte indiquait en grosses lettres : défrisage, tissage, tressage, manucure et pédicure. À l'entrée, il y avait une balustrade sur laquelle étaient peints des portraits de femmes mi-africaines, mi-européennes, les fameuses séductrices à la peau décolorée communément appelées les « teints clairs ».

J'expliquai à Paolo la passe difficile que je traversais et lui racontai ce qui venait de m'arriver l'après-midi même. Paolo ne parut pas du tout surpris, il habitait à Lomé depuis une quinzaine d'années et cela faisait presque trente ans qu'il vivait en Afrique. Il avait commencé sa carrière d'enseignant à Libreville au Gabon et l'avait poursuivie à Bangui en Centrafrique. Lorsqu'il me racontait ses premières années en Afrique, à chaque fois je l'écoutais presque religieusement. Il travaillait beaucoup. J'en avais parlé avec mon copain conseiller culturel qui faisait office d'inspecteur d'académie. Il avait suggéré : « Il mérite vraiment les palmes académiques ton ami ! » Paolo les reçut quelques mois plus tard et ce fut avec émotion qu'il m'en avait parlé lors d'une fin de soirée un peu arrosée que nous avions faite chez moi.

Il était aux alentours de vingt-deux heures quand nous quittâmes l'*Okavango*, nous fîmes à pied les quelques cen-

taines de mètres qui nous séparaient de la terrasse du *Fifty-Fifty*. Pendant que Paolo répondait à un appel sur son téléphone portable, je me souvins alors d'un drôle d'accident qui m'était arrivé il y a quelques années, juste à côté de ce restaurant.

Accompagné de mon frère, nous roulions sur le boulevard circulaire. J'avais mis le clignotant pour indiquer mon intention de tourner. Les voitures d'en face s'étaient arrêtées au feu rouge, j'amorçai le tournant quand je vis déboîter une mobylette qui vint se renverser devant nous. Le motard resta à terre, je coupai le moteur puis descendis. L'homme ne portait pas de casque et faisait des grimaces de douleur, je m'agenouillai pour lui demander où il avait mal. Il me montra sa jambe qu'il tenait avec ses deux mains.

Des passants vinrent rejoindre le groupe de badauds qui s'était constitué et la scène prit des allures de souk.

L'un d'eux s'approcha de moi :

— Il souffre, il faut faire quelque chose !

Je pris le téléphone portable que j'avais laissé dans la voiture et m'apprêtai à composer le numéro des secours. À ce moment-là, j'entendis un brouhaha s'élever de la foule, un homme d'une quarantaine d'années me prit le bras et me chuchota :

— Vous voyez bien que le type à terre fait du cinéma !

— Oui, je l'ai remarqué aussi, il n'y a pas eu de choc et la mobylette est tombée avant...

Un autre individu s'approcha de nous et s'adressa à moi :

— À mon avis, ce ne sera pas nécessaire d'appeler les urgences, arrangez-vous avec lui.

J'avais l'impression d'assister à une scène de théâtre car je savais depuis le début que le motard avait simulé une chute en espérant que je lui file quelques billets. Il me demanderait ensuite mon adresse puis, régulièrement, il viendrait à mon domicile pour me soutirer de l'argent en prétextant que sa blessure avait empiré, qu'il fallait faire une radio, la semaine suivante, payer des médicaments, le mois d'après, déboursier pour d'autres soins encore. Je savais que cela ne finirait jamais si j'entrais dans ce jeu dangereux.

J'allai voir le faux accidenté pour lui annoncer que je ne lui donnerais pas de fric et que s'il était vraiment blessé, là, je pouvais appeler les secours. Je perçus des signes de mécontentement provenant de la foule. La même personne qui m'avait expliqué que le motard faisait du cinéma s'adressa à eux en mina d'un ton ferme, puis les promeneurs commencèrent à se disperser.

Je remerciai le tribun, l'homme à la mobylette se releva en me lançant un regard noir. Je lui décochai un sourire narquois puis je tournai les talons.

Je m'approchai de mon frère qui était resté simple spectateur et lui soufflai :

— L'affaire est close, on se tire de là, nous avons perdu assez de temps !

Il me fit un sourire crispé :

— Ouah, quelle histoire !

— Bonne arrivée en Afrique, lui répondis-je.

La serveuse venait de poser sur la table le fameux poulet bicyclette quand Paolo raccrocha.